

La chaise

Par C.

Lettresdephobos.com

À nouveau, je me trouvais assise sur cette chaise branlante et inconfortable, mangée de l'intérieur par un insecte quelconque. Je ne pouvais rien faire, sauf attendre.

Le temps résistait à l'écoulement et s'étirait jusqu'à son point de rupture. Claude continuait de peindre. Du bout des lèvres, j'ai tenté un pathétique « Tu ne me parles même plus » resté sans réponse. Il me parlait toujours un peu moins tandis qu'il s'exclamait à ses côtés à elle, toujours plus. Ce silence injuste creusait sur la toile de ma peau des sillons de tristesse.

Sur mon trône d'ennui, je tremblais en entendant l'air s'engouffrer dans les fissures de la tour de pierre, rongée de ruine. Elle produisait, à chaque souffle, un râle d'expirant.

Nous vivions alors exactement là où commence le brouillard¹. Je sentais mes quelques forces être arrachées au bénéfice de mon double à chaque nouveau trait. Pourtant, je maintenais sur mon visage un sourire de bois dur, tiré à chacune de ses extrémités par des poulies activées par ma volonté affaiblie. La joie semblait, pour elle qu'il regardait sans cesse, si facile à exprimer que je culpabilisais plus intensément de mes difficultés.

Quant à mon sourire, il représentait un acte de dévouement, exigeant, atroce.

1 Référence au groupe Ponce Pilate et leur chanson Les Anges de Balthazar.

Si les commissures de mes lèvres redescendaient, il entrerait dans une colère terrifiante. Sa main, tachée de couleur, lâchait son pinceau et ses bras s'agitaient pour suivre une chorégraphie de violence. Puis, il pleurait, suppliait à genoux. Alors, bien entendu, je remplaçais la charpente de mon sourire sur mon visage.

La nuit dernière, la voix de Claude s'est transformée en orage. Depuis, je n'ose plus bouger. Je reste exposée sur cette chaise blessante. Comme à chaque fois, il s'est excusé auprès d'elle de ses emportements et de ma faiblesse d'esprit. Il lui a fait un serment, plein de larmes, le visage éclairé par un rayon de lune. Il lui a dit « Je te jure sur le

grand Obscur que j'irai jusqu'au bout ! ». À moi, il me reproche de ne pas comprendre l'importance de son travail. Il est vrai que je ne la comprends pas. Je ne suis plus que fatigué. Je ne sais même plus prier.

Je me demande si je ne suis pas morte sans m'en rendre compte. À part un mort, qui pourrait rester si immobile ? Mais, il me suffit de savoir qu'elle est là, derrière le tissu et les pinceaux, le godet et les couteaux, pour ressentir une jalousie tenace, telle une morsure de chien qui ne lâche pas sa proie tant qu'elle ne sera pas tout à fait égorgée.

Cette chaise, Dieu que je la déteste !

Il m'a promis que tout serait bientôt fini. C'est dans une lumière d'aube grise, les cheveux défaits, des brasiers dans les yeux, qu'il a murmuré ces mots réconfortants : « La toile est presque terminée. Elle ne demande que quelques touches de rouge et d'or. »

Promesse d'homme ivre.

C'était il y a déjà trois semaines. Enfin je crois. Les jours se sont déroulés et je suis restée bien sage, sur ma chaise, le fil du temps rythmé, cisailé, par les grands coups de pinceau sanguinolent de peinture...rouge et or.

Rouge de mes lèvres.

Or de mes cheveux.

Les contours de la chambre s'estompent. Je ne sais plus ce que je vois. Je n'aurais pas dû fixer si longtemps le coin où elle se cache. C'est elle qui me regarde désormais et qui m'enserre de son jugement. La vie qui se manifeste sur son visage est celle dont il m'a vidé.

Je crois devenir folle. Aujourd'hui, j'ai senti l'arrière de la toile palpiter sur son châssis démoniaque. Je suis sûre d'avoir entendu un cœur battre. Gros, puissant, noir et sombre.

Poum poum.

Poum poum.

Poum poum.

Sur ma méchante chaise, je souris.